13e Année. — N° 590. Le Numéro : 50 centimes. (Étranger : 60 centimes.) 8 Janvier 1910. — Tous les Samedis.

LA VIE AU GRAND AIR

LA COUPE MICHELIN 1909

Henri Farman s'est adjugé la Coupe Michelin de 1909 par son vol de 232 kilom. 212 au Camp de Châlons.

Dans ce numéro un Supplément :

L'accident mortel de

DELAGRANGE

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

FLIRT

PARFUM
ULTRA
PERSISTANT

ED. PINAUD
18, Place Vendôme . PARIS

PLUS DE CHEVAUX BOITEUX

Guérison radicale et sûre
par
L'ASPLINTO
(de John ASKHAM, de Londres)
des
Suros, Courbes, Eparvins, Molettes, Vessigons, Efforts, etc.

SANS INTERRUPTION DU TRAVAIL
Indispensable aux chevaux de Selle, de Course, etc.
Brochure explicative franco sur demande
PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25.
En Vente: Dr J. RENARD, 142, Avenue de Clichy — PARIS

LA GLYCÉRINE SAVONNEUSE

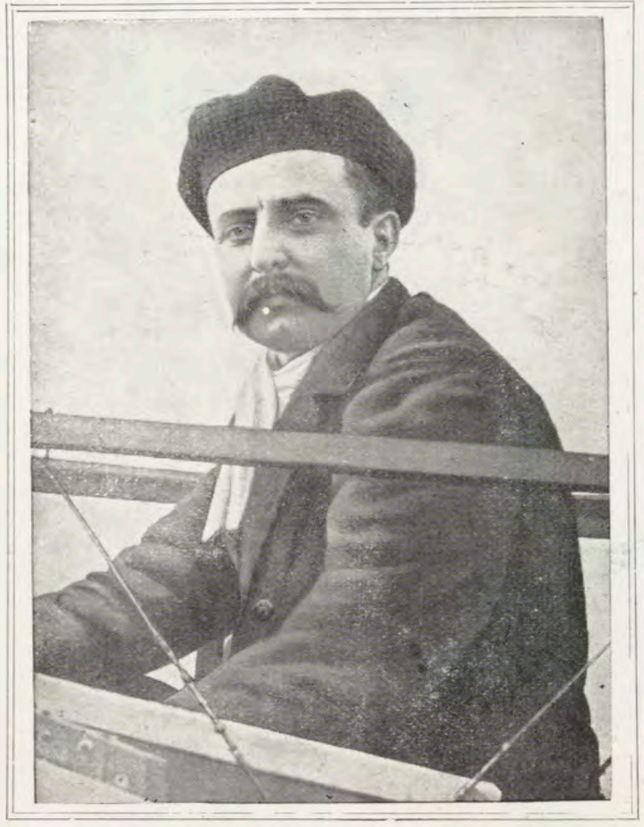
Ce savon liquide parfume la peau, l'assouplit, et la préserve des inconvénients du froid.

L.T. PIVER PARIS

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & Cie
90, Avenue des Champs-Elysées, 90 - Paris

LIVRE D'OR DE LA CONQUÊTE DE L'AIR

Édition de grand luxe sur alfa.



Tirage limité à 500 exempl. numérotés.

LOUIS BLÉRIOT

Cet Ouvrage, d'un luxe exceptionnel, renferme des études approfondies sur la conquête du ciel en sphériques, dirigeables et aéroplanes, par les plus hautes personnalités de l'aéronautique. Ses 10 hors-texte en couleurs, ses 400 illustrations en font une incomparable œuvre d'art. Articles inédits de MM. Latham, Wilbur et O. Wright, Blériot, Farman, Ader, Delagrange, Flammarion, Santos-Dumont, de Lambert, H. de la Vaulx, Besançon, Archdeacon, Humbert, Ferber, Kapferer, Leblanc, Lestonnat, le commandant Renard, le capitaine Spelterini, Zeppelin.

L'exemplaire dans un étui. **100 fr.**

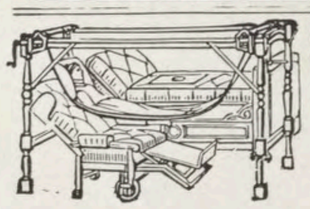
PROSPECTUS SPÉCIAL A DOMICILE SUR DEMANDE

PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY,** *et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le,* **LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris,** contre mandat-poste de **10f.**
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
en ayant soin de bien spécifier : ***Thyroïdine Bouty.***

A. FORMIGYN

La voiture de ville laplus agréable est le
Petit Landaulet
Vinot Deguingand
12 HP. 4 cyl.
29 Quai National Puteaux.



LIT MÉCANIQUE DUPONT
10, Rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉLÉPHONE 818-67
Envoi Franco du Catalogue
Aucune Succursale

Transport de malades en Ambulances automobiles

PÈRES CHARTREUX

"TARRAGONE"

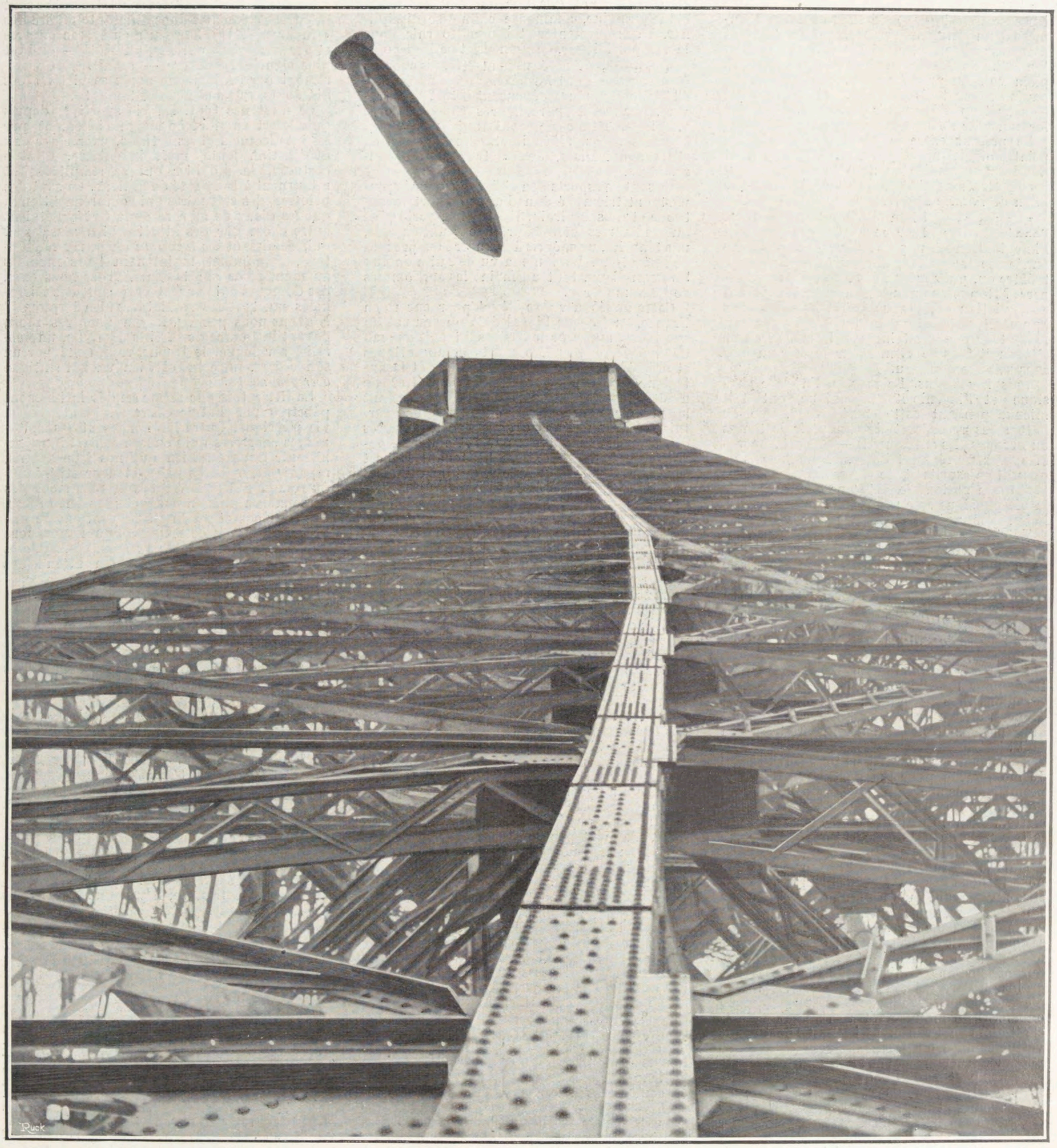
Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. January 8th 1910.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, **24 francs.** — *Étranger*, **28 francs.**
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.

8 Janvier 1910 — N° 590
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées, Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opera.
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage .. .. 750 fr.



LE *ZODIAC III* VU DE LA TOUR EIFFEL

L'aéronat vedette Zodiac III, *piloté par le comte de La Vaulx, accompagné du mécanicien Legal, s'est attaqué le 27 décembre au Prix Giffard. Il s'agissait de faire avant la fin de 1909, en un seul circuit fermé, le voyage le plus long sans escale. La distance parcourue était d'environ 60 kilomètres. Le* Zodiac *a évolué également tous ces derniers jours au-dessus de Paris. Au moment où il passait au-dessus de la Tour Eiffel, un photographe qui se trouvait sur la deuxième plate-forme a eu la bonne fortune de prendre ce curieux cliché.*

LES LEÇONS DE L'ANNÉE SPORTIVE

Par GEORGES ROZET

L'année qui vient de s'écouler n'est pas seulement remarquable par des performances étonnantes. Elle marque un véritable progrès de l'esprit sportif dans toutes les classes de la société

Le photographe de la *Vie au Grand Air* fut bien habile ou bien chanceux le jour où il saisit Maurice Farman au-dessus de la vallée de la Voise. Tous les lecteurs de cette revue se rappellent cette curieuse double page de l'avant-dernier numéro : un immense panorama de toits et d'arbres ; à gauche, la vieille église et le donjon ruiné de Gallardon ; à droite, le biplan en plein vol. Au premier plan, deux marmots, hauts comme trois pommes, qui contemplent — sans trop s'émouvoir d'ailleurs — la performance de l'oiseau mécanique...

Le présent entre le passé et l'avenir. Un peintre officiel n'eût pas trouvé mieux. C'est là un bel appendice au numéro de Noël dont les illustrations sont le résumé et comme le bilan de l'année sportive.

Le bilan de l'année sportive

Bilan éloquent entre tous. 1909 ne s'est-il pas imposé à l'imagination des plus blasés comme une année de surprises inouïes, de coups de théâtre ou, pour mieux dire, de coups de tonnerre ? Rappelons-nous ces semaines héroïques de l'aviation où, chaque matin presque, nous apportait, avec notre chocolat et nos journaux, le récit d'un exploit incroyable et où l'on ne s'étonnait plus de rien, sinon de voir un jour sans miracle nouveau.

Mais il y a plus. Le muscle, l'audace physique et l'ingéniosité mécanique ont fait mieux, pendant cette année 1909, que de battre des records et de conquérir le temps ou l'espace. Ils ont conquis — et c'est là peut-être le grand résultat de ces derniers mois — quantité d'esprits et de cœurs fermés jusque-là à toute notion d'effort et ne connaissant de la vie physique que ses formes inférieures, le boire, le manger et surtout le repos.

Voici, en effet, que les intellectuels eux-mêmes arrivent au sport : les uns jeunes encore et pleins d'ardeur, ayant hâte de réparer le temps perdu ; les autres, déjà las et clopinants, mais qui voudraient bien tout de même participer à cette Renaissance du muscle, ne fût-ce qu'en théoriciens, et jouer dans l'orchestre des robustes trombones sportifs leur petit air de flûte.

Il leur a fallu longtemps, dix ans et davantage, pour s'y décider. Ils revenaient — nous revenions tous — de loin : d'une éducation et d'une tradition dans lesquelles la « guenille humaine » n'était pas en honneur, tant s'en faut !

Non pas que nous fussions tous antisportifs ! Je me glorifie pour ma part d'avoir osé le premier, dans une grande Ecole de l'Etat, sous l'œil effaré du directeur, introduire une bicyclette... Bien qu'il ait été moins remarqué que la traversée de la Manche, cet exploit marque une date.

Mais je me rappelle aussi le peu de cas que nous faisions des *event* et des journaux sportifs, n'y voyant guère qu'une collection de faits brutaux, sans intérêt, sans lien, sans conséquences morales. Le même étudiant qui se complaisait à vérifier les césures de Virgile, le même sociologue qui eût disserté cent pages durant sur une statistique de la vente des grains au Paraguay, eussent jugé fort indigne d'eux de chercher quelque sens psychologique ou moral au mouvement sportif qui s'ébauchait alors en France. Qui disait sport disait vétille et nous n'attachions guère plus d'importance sociale à une randonnée cycliste qu'à une partie de bilboquet.

Et voici que, depuis quelques mois — dans les journaux et les revues les plus austères — de graves esprits commencent à se préoccuper d'éducation physique, prêtent quelque attention à cette minorité jeune et turbulente qui, des poings et des pieds, s'escrime chaque jeudi et chaque dimanche sur du cuir ou sur du caoutchouc. Et ces sceptiques ou ces indifférents d'hier, philosophes abstrus ou mièvres psychologues, s'avisent soudain, devant le grand mouvement sportif actuel, d'un million de choses auxquelles ils n'avaient pas songé — et qui s'y trouvent réellement.

Il est réel en effet que le sport, après avoir été pendant quelques années, en France, un élan irréfléchi et quasi inconscient de la machine humaine, commence enfin à se discipliner, à se réglementer et à nous fournir, pour la vie quotidienne, de grandes et belles leçons.

La nouvelle âme sportive

Au début peut-être, les sportifs ont formé chez nous une minorité d'énergumènes dépensant à tort et à travers, par vanité pure, leur surplus de force physique. Beaucoup sont aujourd'hui des hommes sages, réfléchis et, comme on dit en style syndicaliste, des « travailleurs conscients ».

Ce sont des sportsmen d'hier qui, pour la plupart, ont triomphé dans l'aviation, art de méthode et de sang-froid. Ils y ont apporté plus que de l'adresse et de la précision : une énergie, une ténacité, un mépris du danger bien proches de l'héroïsme. La foule a vu de suite en eux les demi-dieux, tout au moins les surhommes de l'âge moderne.

Cette année a vu se développer encore en France, en face de l'idéal déjà un peu usé du spécialiste mangeur de records, l'idéal nouveau de l'*athlète complet*. Les sports démocratiques et oubliés, tels que la course à pied et la natation, ont conquis enfin leurs lettres de noblesse. La fondation de clubs *normaux*, dont les membres doivent être capables d'une certaine moyenne dans chaque sport, le succès d'enthousiasme obtenu par cette demi-douzaine de marins dont le lieutenant Hébert a fait des hommes complets, autant d'indices de cet esprit nouveau.

Nous semblons nous être enfin passionnés, non par snobisme mais de tout cœur, pour les sports d'équipe qui exigent de la cohésion, de la discipline et le bel oubli de soi-même au profit du groupe. Encore un coup d'épaule et le rugby, aussi bien que le bateau à huit avirons de pointe, deviendront peut-être le triomphe du muscle français.

Mieux encore : nous avons compris que la valeur spécifique d'un homme dans un sport donné dépendait de sa santé totale et de sa culture physique générale. L'idée culturiste a fait cette année des progrès considérables : nombre d'écoles se sont fondées, à Paris et en province, où fréquentent non seulement des obèses ambitieux de maigrir ou des sexagénaires avides de jeunesse, mais aussi de jeunes athlètes désireux de perfectionner leur forme en même temps que leurs formes.

Le public sportif lui-même s'est amélioré et en quelque sorte moralisé. Il a compris peu à peu que les sports de violence, tels que la boxe, n'étaient pas nécessairement des sports de férocité. Subjugué par des anatomies parfaites, celle de Jeannette par exemple, il a consenti à ce qu'un combat de boxe ne dégénérât pas forcément en boucherie. Il a accepté et goûté comme des leçons de morale la correction et la courtoisie des véritables ténors du gant de quatre onces.

En dernier lieu, il semble que, parmi les trois vertus théologales du sport — la force, la vitesse et l'endurance, — l'opinion publique ait enfin donné à la dernière la place d'honneur qu'elle mérite. Le succès populaire du Tour de France est là pour l'attester et surtout les ovations faites aux « déshérités » de cette longue randonnée, plus héroïques peut-être que les leaders, précisément parce que moins vites et condamnés à « ramer » plus longtemps.

Le sport et la vie sociale

Faut-il ajouter que, depuis quelques mois surtout, le sport commence à pénétrer la vie sociale, nationale, internationale même, et à la transformer de mille façons. Des apprentis parisiens se passionnant pour les Six Jours de New-York ou de Berlin alors qu'ils savent à peine où se trouvent New-York et Berlin, ne faut-il pas voir, dans cette sorte d'internationalisme sportif, l'aube de la fraternité rêvée entre les peuples ?

Le sport n'a-t-il pas, depuis un an ou deux, formé entre certains officiers et leurs équipes de football des liens de robuste camaraderie que l'ancienne discipline n'eût jamais noués ? Ne sont-ce point des âmes sportives qui se sont montrées clémentes dans l'irritante affaire des « fuyards » ? Un Moreau reçu à bras ouverts et pardonné sans phrases, un Rutt — ceci est plus significatif encore — amnistié provisoirement par l'Allemagne après sa victoire des Six Jours, quels signes des temps !

Ce n'est pas tout. La vie sportive, depuis qu'elle est enfin reconnue officiellement par les intellectuels et les artistes, exerce sur eux une action lente, mais indéniable. C'est le costume, le mobilier qui se simplifient et retournent à la beauté de la ligne. Ce sont des peintres, des statuaires qui comprennent enfin que les dieux de marbre de la Grèce n'étaient autre chose que des athlètes bien musclés et qui, délaissant les *lazzaroni* de la rue Mouffetard, demandent maintenant leurs modèles au monde des sportsmen. Aurons-nous enfin des Coureurs qui courent vraiment, des Discoboles exacts et des Gladiateurs bien d'aplomb ? N'avons-nous pas vu, il y a quelques mois, devant la Bourse de la ville de Lyon, un bas-relief sur lequel le Rhône, représenté par un solide gars, nage bel et bien un authentique *over arm stroke* ?

La littérature elle-même semble intimement pénétrée par l'atmosphère vivifiante de la vie physique. Outre les images et les métaphores sportives qui l'envahissent et la rajeunissent, il paraît bien que nos jeunes gens, répudiant les héros pâles et neurasthéniques du roman d'il y a vingt ans, réclament des personnages plus en chair et plus énergiques. Les Sherlock et les Lupin ne sont encore que de la fantaisie et comme des premiers crayons du héros mâle, à la fois vigoureux, agile et bon, que la nouvelle génération attend des romanciers de demain.

Bref, à l'issue d'une année remplie entre toutes de belles performances athlétiques et d'audacieux exploits physiques, les sportifs, tout gens d'action qu'ils soient, ont bien le droit, je pense, de s'arrêter un instant et de contempler le terrain gagné par eux. Qu'ils soient satisfaits : ils font, si j'ose dire, un bel inventaire de fin d'année.

Il est possible que, dans tout ceci, j'aie quelque peu appuyé sur la chanterelle et que j'aie marqué fortement des résultats encore invisibles à l'œil nu. Mais tous ces germes sont bien dans l'air : c'est ainsi qu'on sent la brise marine avant d'apercevoir la mer. Nul observateur sincère ne saurait désormais s'y tromper : le sport nous prépare, à bref délai, une existence plus libre, plus large, plus généreuse aussi et moins chargée de haines que celle des générations précédentes. Qu'ai-je besoin de chercher la formule définitive d'un tel avenir ? Cette formule a été trouvée, il y a plus de dix ans et je l'ai sous les yeux : cette existence nouvelle, ce sera — au propre comme au figuré — la vie au grand air.

GEORGES ROZET.

AVANTAGES AUX ABONNÉS

Nous rappelons aux lecteurs de *la Vie au Grand Air* combien ils ont avantage à s'abonner à notre journal plutôt que de l'acheter au numéro. Ils réalisent d'abord une économie de 2 francs, l'abonnement etant de 24 francs au lieu de 26. Ils reçoivent en outre le numéro de Noël, qui se vend 2 francs, et tous les numéros doubles que nous publions durant l'année chaque fois qu'un événement sportif le mérite et dont le prix est d'un franc.

De plus, tout abonne a droit : 1° à deux primes gratuites à choisir dans la liste que nous tenons à la disposition de nos lecteurs ;

2° A deux places à l'une des matinées offertes à nos abonnés au Théâtre Femina ;

3° A 10 °/₀ de réduction sur les tarifs de la Photographie d'Art Femina.

LA SAINT-SYLVESTRE DES AVIATEURS

La fin de l'année 1909 a été marquée par une envolée générale d'oiseaux artificiels ✍ Les frères Farman sont les deux triomphateurs ✍ ✍ ✍

APRÈS une période de pluie et de brouillard, il semble que l'année n'ait pas voulu s'achever sans laisser une sorte de trêve aux oiseaux artificiels qui, sur le bord de leur nid, agitaient fébrilement leurs ailes impatientes. Le 30 décembre, une accalmie se produisit et aussitôt, de toutes parts, dans les vastes plaines de Champagne, au pied de l'antique cathédrale de Chartres, dans les landes du Béarn, comme dans les vallées de l'Ile-de-France, ce fut soudain une envolée qui fit comme un grand bruissement d'ailes dans l'air soudain reconquis.

C'est qu'il restait un certain nombre de prix à conquérir avant la fin de l'année et, si quelques-uns aspiraient à conquérir les 10.000 francs du Prix offert par la *Nature* pour un voyage de 100 kilomètres en ligne droite, d'autres rêvaient d'arracher la Coupe Michelin et le prix de 20.000 francs qui y est attaché à Henri Farman, qui avait conquis l'un et les autres le 3 novembre à Châlons en couvrant, en 4 h. 17 m. 53 s., 232 kilomètres. Ce fut d'abord Edouard Château : c'est pour lui qu'avec l'aide de l'excellent commissaire sportif Ernest Archdeacon, qui poussa le dévouement jusqu'à passer à Mourmelon-le-Grand les derniers jours de l'année, et du du chronométreur Gaudichard, nous traçâmes dans le terrain de Bouy une piste quadrangulaire de 2.700 mètres. Nous commençâmes à la mesurer avec un cordeau de 50 mètres. Mais, une fois la première base

Le tracé de la piste

En vue des tentatives pour la Coupe Michelin, une piste quadrangulaire de 2.700 mètres avait été tracée qui fut mesurée en comptant les tours de pédales d'une bicyclette, sous la surveillance de MM. Archdeacon, commissaire sportif et Gaudichard, chronométreur.

La lutte pour la Coupe.

Un ultime essai pour la conquête de la Coupe Michelin fut fait le 31 décembre par Latham, mais s'apercevant que son appareil était moins rapide que celui de Henri Farman, parti en même temps que lui, il abandonna. La Coupe reste à Henri Farman avec 232 kil. couverts en 4 h. 17 m. 53 s. le 3 novembre à Mourmelon. (Moteur Gnôme.)

délimitée, le courage nous manqua, et nous continuâmes en suivant la piste avec une bicyclette et en comptant les tours de manivelles, moyen à la fois pratique et rigoureusement exact. A ce sujet, il est regrettable que l'Aéro-Club n'ait pas fait établir, une fois pour toutes, une piste officiellement mesurée par un géomètre, et dont les sommets seraient marqués par des bornes munies d'un trou dans lequel il n'y aurait plus qu'à planter, le jour de l'épreuve, un poteau orné d'un drapeau : on éviterait ainsi toute discussion sur les dimensions de la piste, en même temps qu'on épargnerait aux commissaires une besogne fastidieuse et inutilement répétée.

Hélas! cet excellent Château put apprécier une fois de plus la vérité de l'adage : *Sic vos non vobis*. La piste qu'il avait tracée avec nous ne lui servit pas. Pendant les quatre jours pour lesquels il était engagé, la pluie ne cessa de tomber et le vent de souffler, et nous fîmes en vain la faction de longues heures, promenant nos sabots dans la boue crayeuse du camp. Son camarade d'écurie Legagneux, un de nos plus habiles pilotes, n'eut guère plus de chance. Comme il finissait de mettre au point son appareil le jeudi soir, pour partir le lendemain au lever du jour, un retour de flamme au carburateur venait incendier le plan supérieur de l'appareil et mettre le moteur mal en point. Finalement, Latham fut le seul qui put, un moment, troubler la quiétude d'Henri Farman.

Delagrange.

A couvert le 30 décembre, à Juvisy, 200 kil. en 2 h. 32, record du monoplan; malheureusement, il ne fut pas officiellement chronométré (moteur Gnôme).

Il partit à 11 heures, mais, une demi-heure après, Farman était à son tour dans les airs.

Ce fut une poursuite homérique. Mais bientôt Latham constatait que son appareil était moins vite et il s'arrêtait. Farman continuait jusqu'à ce qu'il ne resta plus à aucun adversaire le temps matériel de battre sa performance et il s'arrêtait.

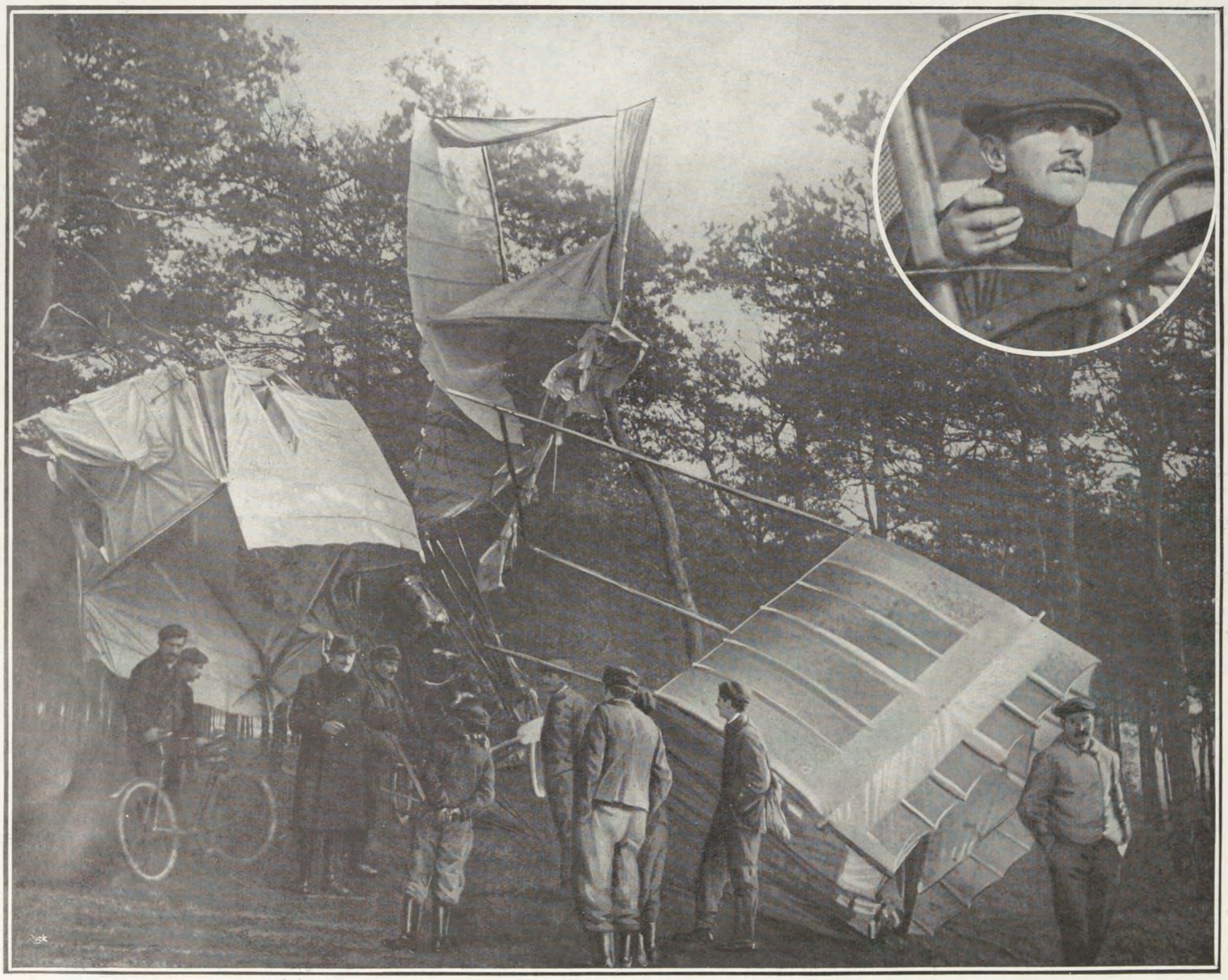
Mieux avisé Delagrange qui, le même jour, avait couvert 200 kilomètres en 2 h. 32 m. à Juvisy, aurait pu être un concurrent dangereux.

Il ne restait plus qu'une chose possible : une dépêche d'Amérique annonçant une envolée d'un des frères Wright : elle ne vint pas. La Coupe restait à Henri Farman.

Pendant ce temps, son frère Maurice accomplissait enfin le voyage magnifique qu'il rêvait depuis trois semaines. Il venait de Chartres à Orléans, couvrant les 70 kilomètres à une allure de record. Dans leurs tentatives pour le Prix de la *Nature*, de Lesseps et de Baeder furent moins heureux. Le premier, parti d'Etampes pour Nohan-le-Fuzelier, s'arrêtait près d'Angerville à la suite de la rupture d'une pale d'hélice. Le second, envolé de Châlons pour Meaux, tombait, heureusement sans se faire de mal, sur un bois de sapins, dès le départ. Il se consolait en pensant que, débutant d'hier, il avait enlevé la veille la Coupe Archdeacon et le Prix Caplain-Berger.

Ainsi se passa, dans une série de vols superbes, la Saint-Sylvestre des aviateurs.

MARCEL VIOLLETTE.



L'appareil de De Baeder après sa chute.

Pour ses débuts, De Baeder s'est adjugé à Châlons la Coupe Archdeacon avec 9 k. 200 et le prix Caplain-Berger, 100 mètres d'altitude pour débutants, faisant gagner à Edouard Château, le Prix des Professeurs et celui de l'Ecole des Arts et Métiers. Le lendemain, il partait pour le Prix de la Nature, *mais un coup de vent jetait son appareil sur un bois de sapins où il se brisait.*

La Vie au Grand Air

LA NOUVELLE TENTATIVE DE JACQUES DE LESSEPS

DE LESSEPS AU-DESSUS DE LA VALLÉE D'ETAMPES

Le 30 décembre, Jacques de Lesseps a renouvelé sa tentative pour le Prix de la Nature *(100 kil. en ligne droite). A 9 heures du matin, il partait de la ferme des Guinettes, franchissait à 150 mètres la vallée d'Etampes, passait au-dessus de Toury, se dirigeant vers Orléans et Nohan-le-Fuzelier, où MM. André Fournier et Gaudichard l'attendaient. Mais, à 2 kilomètres d'Angerville, une pale d'hélice cassait et de Lesseps était contraint d'arrêter son moteur et de descendre en vol plané. A l'atterrissage, il faussait légèrement son châssis, mais le moteur et les ailes restaient intacts.*

OPINIONS SUR LA BOXE

Par JAMES W. COFFROTH

Nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui une étude sur la boxe que le grand promoteur de combats, M. James W. Coffroth, a bien voulu nous donner lors de son récent passage à Paris

JE suis réellement heureux de voir publier un article de moi dans la *Vie au Grand Air*. Je connais depuis longtemps le grand magazine, et certes je n'espérais pas, lorsque je le lisais à San Franscisco, y voir figurer un jour ma signature. Tout arrive, n'est-t-il pas vrai? Et, je vous le répète, c'est un très vif plaisir pour moi de pouvoir parler sport pendant quelques instants avec les lecteurs de ce journal.

Je savais que le public français est l'un des plus sportifs du monde entier. Aussi est-ce avec un profond étonnement que je constatais son indifférence vis-à-vis du plus beau, du plus noble des sports : la boxe.

Heureusement, quand il s'est aperçu de son erreur, il s'est empressé de la réparer. Il a mis les bouchées doubles, a fait des pas de géant et réellement je ne sais quelles expressions employer pour rendre ma pensée. L'engouement du public français à l'égard de la boxe ne saurait être mieux comparé qu'à la rapidité avec laquelle sont nées et se sont développées les villes dans mon pays. Du jour au lendemain, le public français, qui professait le plus profond dédain pour la boxe, a laissé libre cours à son enthousiasme.

J'en suis ravi pour le peuple français, que, depuis ma plus tendre jeunesse, j'estime au plus haut point. Pour reprendre une phrase connue: je voudrais être Français si je n'étais Américain, et soyez assuré que je ne m'amuserais pas à changer seulement le nom de la nationalité si je devais écrire des articles dans d'autres journaux étrangers. Non, ce que je dis là s'adresse à la France, à la France seulement.

De tout temps, mes livres de prédilection ont été l'histoire de France. Et je ne crois pas me vanter en assurant que je la connais certainement beaucoup mieux que nombre de vos compatriotes. Lorsque je suis arrivé à Paris, j'ai revécu les grands faits de votre pays en visitant l'Hôtel des Invalides, en admirant la place de la Concorde, les Tuileries, l'Arc de Triomphe, la place Vendôme. Ce que j'aurais bien voulu connaître, mais hélas! — j'ai passé trop peu de temps à Paris pour le faire, — ce sont les ruines du vieux Paris.

La période qui m'a passionné le plus, dans votre histoire, est celle de la Révolution et surtout de Napoléon. Dès mon plus jeune âge, j'ai conçu une admiration sans bornes pour votre empereur. J'en faisais mon idole, mon dieu. J'y rêvais même. J'aurais voulu imiter son exemple. Hélas! il n'y a plus de guerres, partant plus de Napoléons. Alors...

Alors? Je suis devenu organisateur de combats et les habitants de ma bonne ville de San Franscisco ornent mon nom du sobriquet de « Roi de Colma ». Evidemment, ce n'est pas Napoléon, loin de là même; toutefois c'est un acheminement, et puis, autres temps, autres mœurs!

Le Roi de Colma Colma est, par rapport à San Franscisco, à peu près comme Neuilly par rapport à Paris. C'est là que j'ai fondé, il y a quelques années, la place de boxe où je crois avoir donné quelques-uns des plus célèbres combats de notre époque. Mes arènes sont en plein air et le soleil qui me favorise y darde ses rayons, au grand enchantement des photographes et surtout des cinématographes. Mais, je m'empresse de le dire, je ne suis nullement partisan de ces derniers perfectionnements de la science pour les combats de boxe. Il est à craindre que des matches languissent pour permettre aux impresarii de films de prendre des *moving pictures* suffisamment longues pour organiser des spectacles dans le monde entier. Par conséquent, je suis opposé très sincèrement à l'intrusion du cinématographe dans la boxe. Mais cela permet d'offrir des bourses si considérables, de satisfaire aux exigences de plus en plus exagérées des combattants, que nous sommes obligés, nous les promoteurs, d'en passer par là, en nous procurant une chance de plus de ne pas risquer de perdre notre argent.

Car le métier d'organisateur de combats n'est pas toujours des plus agréables. Il y a dix ans que je le pratique et j'avoue sincèrement y avoir trouvé de nombreux et excellents moments; je dois également reconnaître qu'il n'est pas toujours des plus enviables.

Ce n'est pas le tout d'organiser un match. Vous êtes-vous figuré déjà le nombre de démarches, d'allées et venues, de tracas, d'affaires conclues qui se rompent au dernier moment et qu'il faut arranger, que nécessite pareille mise sur pieds. Mais ce n'est pas tout : donner un grand combat exige des frais considérables et vous ne savez pas si les recettes parviendront à vous rembourser, encore moins à vous laisser un bénéfice.

Il est certain que je n'ai jamais eu à me plaindre, au contraire. Mais du moment qu'avec sincérité et loyauté, je vous ai parlé de mes profits, je puis bien également vous avouer les risques du métier. Pour gagner, il faut opérer avec un doigté extraordinaire, il faut se rendre exactement compte des chances de réussite que peut avoir tel match plutôt que tel autre.

Deux célébrités de la boxe.

A gauche, John L. Sullivan, l'ancien champion du monde des poids lourds. A droite, M. James-W. Coffroth, le plus grand promoteur de combats d'Amérique, auteur de cet article.

Il est par exemple un combat qui, pour les Français, constituerait un régal compréhensible : c'est le match Jack Johnson-Sam Langford. Il serait d'ailleurs très intéressant. Seulement, il n'aurait aucune chance de succès en Amérique. Pourquoi ? Non point parce que nous aurions peur que deux nègres ne s'infligent pas la correction nécessaire et suffisante que nous serions en droit d'attendre d'eux, mais pour ce seul motif que le noir étant détesté en Amérique, un match qui en mettrait deux aux prises n'attirerait pas la foule des grands jours. Et pourtant ce serait une belle rencontre.

Mais cette haine du noir est poussée à un tel degré dans notre pays, que je n'ai pas insisté pour avoir l'organisation du combat James J. Jeffries-Jack Johnson.

Ce que je pense du match Jeffries-Johnson Ce match doit être évidemment le grand event pugilistique de l'année. Depuis de longues années, pareil combat n'a suscité semblable intérêt. Toutefois, la bourse est tellement élevée, les frais si exagérés, qu'il ne faut pas songer seulement aux entrées qu'il peut procurer. Il est bon de réfléchir à tous les aléas qui peuvent entraver la réussite complète.

Or, si Jeffries est en excellente forme, si les échos de l'entraînement (et il est difficile de les garder secrets), lui sont favorables, il est indubitable que l'on refusera du monde. Car, de tous les points de l'Amérique accourront les sportsmen désireux d'assister à la victoire du blanc sur le noir. Mais si, par hasard, on s'attend au succès du nègre, je suis absolument certain qu'une multitude de personnes ne se dérangeront pas, pour ne pas voir la première défaite de James J. Jeffries et constater la consécration définitive de Jack Johnson.

Vous voyez donc que, réellement, il y a trop de risques dans une affaire semblable pour oser s'y lancer.

Quel est le meilleur des deux ? La réponse n'est pas facile, certes. Mais je vais cependant essayer de vous donner mon opinion. Si Jeffries était encore le même homme qu'il y a sept ans, il vaudrait cinquante pour cent de plus que Jack Johnson. Mais deux questions se posent :

Jeffries peut-il redevenir ce qu'il était ?

Jeffries, déchu, peut-il cependant triompher de Johnson ?

Si Jeffries peut redevenir ce qu'il était, il est incontestable qu'il doit battre Johnson avec la plus grande facilité. Mais il semble impossible qu'il puisse espérer parvenir à ce résultat après sa longue retraite. Regardez Tod Sloan, le crack jockey; regardez Zimmerman, le prodigieux cycliste, ils ont été pitoyables lorsqu'ils sont revenus au sport qui avait connu leurs plus beaux triomphes. La boxe, qui nécessite peut-être encore plus d'entraînement et de travail, ferait-elle exception ?

Or, il faut partir de ce principe que Jeffries ne sera jamais ce qu'il fut. Et je crois cependant à sa victoire. Il est tellement puissant, tellement résistant que Jack Johnson, qui, il y a une dizaine d'années, n'aurait figuré que parmi les boxeurs de cinquième ou sixième ordre, ne saurait à mon avis, venir à bout de lui.

Je vous donne mon pronostic en toute franchise. Et j'espère qu'il se réalisera, car nous autres Américains, nous avons une telle haine des noirs que la victoire de Johnson nous attristerait tous profondément.

JAMES W. COFFROTH.

LES AMÉRICAINS EN PROMENADE

Les Américains, devenant Parisiens pur sang, sont allés, avec nos collaborateurs, applaudir les novices de l'avenue de Choisy

DERNIÈREMENT, la semaine qui précéda le départ de Joe Jeannette pour l'Amérique, l'excellent champion nous demanda, ainsi que Charley Hitte et John Kelly, de leur faire connaître les clubs de boxe des quartiers excentriques.

Habitués à la foule mondaine qui vient les acclamer dans les grands combats qu ils livrent au Wonderland, ils tenaient à se rendre compte du public et des boxeurs qui hantent ces établissements.

Nous nous retrouvâmes au Quartier Latin. Inutile de vous dire le succès qu'y remportèrent les boxeurs.

Mais la boxe avant tout. Et nous nous dirigeons bientôt vers les arènes de l'avenue de Choisy. Lorsque nous y pénétrons, très aimablement les managers de l'établissement cherchent à nous placer, mais c'est peu commode, la salle est pleine.

Ces arènes sont un vaste rectangle, très long et peu large. Les prix sont modiques. Aussi refuse-t-on du monde. Le commerçant du quartier côtoie le voyou de la place d'Italie. Pas de chapeaux melons, surtout des casquettes. Les faux-cols sont rares. Les pantoufles et les espadrilles sont la majorité. On se sent chez soi. Pas de protocole, pas de politesses inutiles. Le bock est à 0 fr. 15, le demi à 0 fr. 25. Le spectateur vient là parce qu'il sait qu'il assistera à du sport. Après son dîner, il descend et vient prendre une indigestion de boxe pendant deux heures.

Les matcheurs? Ce sont des novices du Wonderland — ceux-ci sont les étoiles —, et surtout des petits jeunes gens des alentours qui viennent s'essayer les poings. Pour eux, l'entrée est à demi-tarif; et, pour les bourses modestes, une soirée sportive vaut bien quelques coups si on paye moins cher. Chaque homme, en plus de ses seconds, a un nombre de partisans considérable. La salle est partagée en deux clans : celui de l'adversaire de gauche, celui de l'antagoniste de droite.

— Allez, Trickri !

— Allez, Desnoyers!

Mais Desnoyers est un modeste, il s'arrête de boxer, se retourne et s'écrie :

— Zut! Vous me barbez!

Sa phrase est même plus énergique.

Puis, il reprend le combat sans insister. Trickri a attendu et les poings retombent deci, de-là, un peu partout. Plus il y aura de coups, plus on aura de chance d'arriver au knock-out.

Battling Lacroix, qui est la grande attraction, vient à nous :

— Dites donc, si ça ne vous fait rien, demandez donc à Charley Hitte de se laisser défier par moi.

Charley Hitte trouve cette proposition très comique et il accepte.

— Battling Lacroix, s'écrie alors le speaker, lance un défi à Charley Hitte!

L'interprète de la bande, Dispan, répond :

— Charley Hitte accepte le défi, comme il accepte tous ceux de tous les Français et de tous les Anglais, quel que soit leur poids.

Mais Battling Lacroix insiste. Il désire le match tout de suite.

— Je veux bien, répond Hitte : qu'il donne 500 francs et je matche sans même retirer mon chapeau.

Battling Lacroix n'insiste plus.

Et nous nous en allons continuer la tournée du Quartier Latin, non sans que Simons ait pris l'inévitable cliché et que Jeannette et Hitte aient salué sur le ring.

Tandis que nous nous dirigeons vers la sortie, les lazzis nous poursuivent :

— Je ne leur chercherais pas des raisons.

— Crois-tu s'ils sont costauds!

C'est la gloire, il n'y a pas à dire. Et avec un peu de bonne volonté, il nous semble que cette gloire rejaillit un peu sur nous.

JACQUES MORTANE.

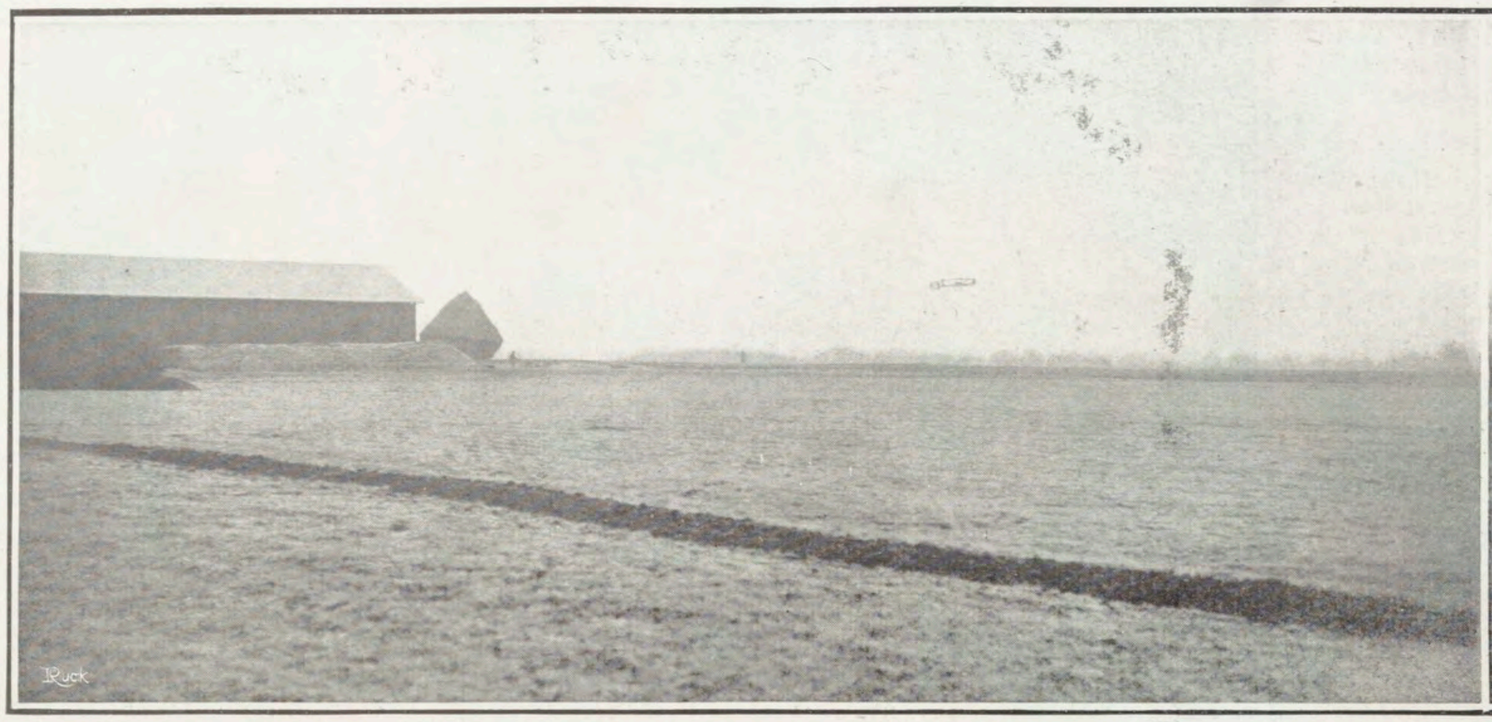
Les Arènes de l'avenue de Choisy.

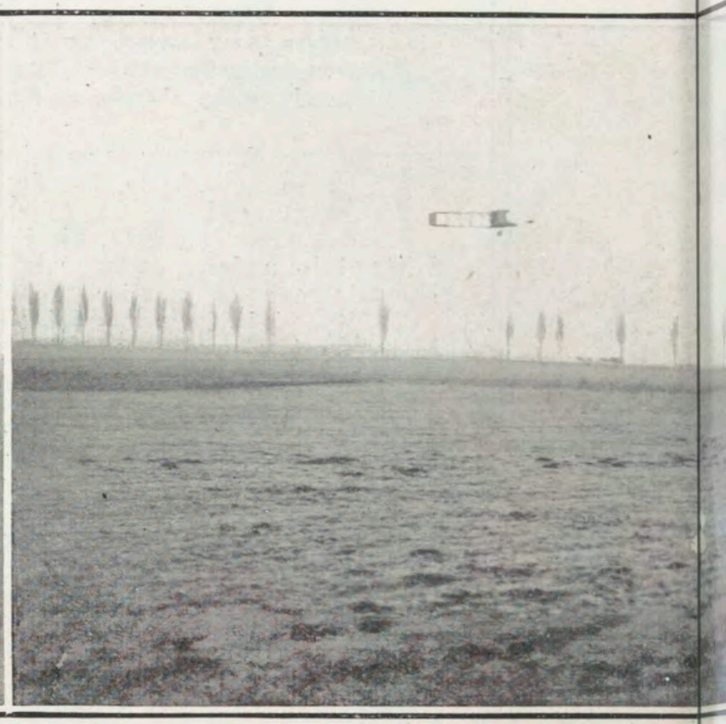
Cette salle, dans laquelle se donnent des réunions hebdomadaires auxquelles prennent part des novices du Wonderland et des jeunes gens qui n'ont jamais boxé, regorge d'un public très mêlé, mais très admiratif. Au premier rang, les champions américains.

Les Champions au Quartier Latin.

Joe Jeannette, Charley Hitte et John Kelly, accompagnés de nos collaborateurs, ont fait sensation dans les divers lieux de distraction du quartier.

MAURICE FARMAN VOLE





Le cinématographe de l'arrivée de Ma

Après de nombreux jours d'attente, Maurice Farman a enfin accompli le voyage qu'il préméditait et contre lequel les éléments semblaient s'être conjurés. Chaque jour le nombre des courageux qui l'attendaient à la ferme de Bois-Girard diminuait et, seuls, deux sportmen orléanais et notre collaborateur Robert Caudrilliers

A la ferme.

Maurice Farman est accueilli sur les terres de Bois-Girard par le maître de céans.

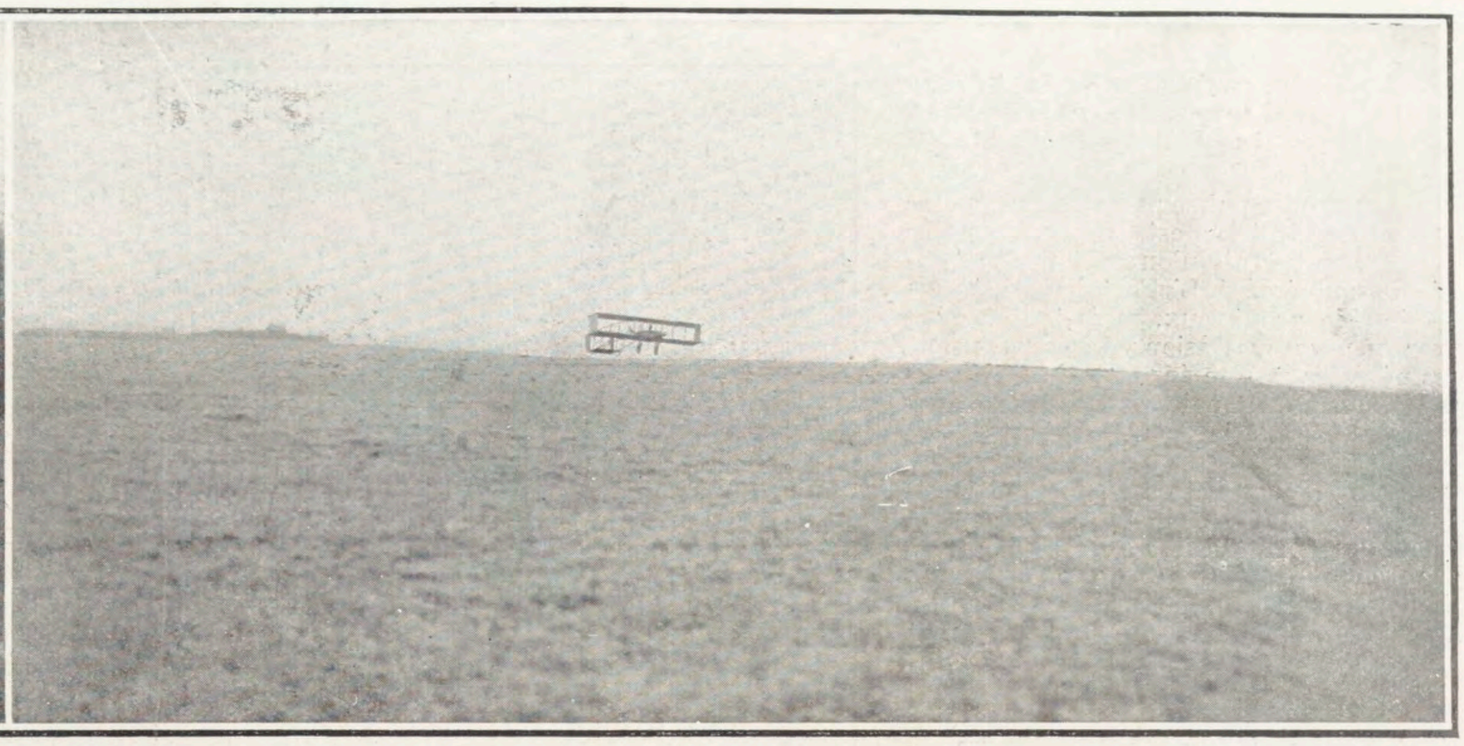
La foule arrive.

Les paysans arrivent en foule sur les lieux de l'atterrissage, précédés du porte-drapeau de la Vie au Grand Air.

Le pilote repren

Après deux essais malheureux, Maurice Farman s'éleva du terrain de manœuvres de Chartres, Sentant un ralentissement de son moteur, il descendit en pleine campagne, attendit ses mécanicie

E CHARTRES A ORLÉANS



ce Farman à la ferme de Bois-Girard.

se trouvaient là le 31 décembre à 8 heures du matin, attendant le suprême essai. Ils furent bien récompensés de leur patience par le merveilleux spectacle du rapide biplan sortant du brouillard, grossissant peu à peu, traversant la plaine, pour venir enfin atterrir à quelques centaines de mètres à peine de l'endroit fixé.

ontact avec le sol.

31 décembre, à 8 heures du matin. Il s'élevait tout de suite à 80 mètres et se dirigeait vers Orléans. et repartit pour atterrir à la ferme de Bois-Girard, ayant couvert environ 75 kilom, en 58 minutes.

Une tasse de lait bien méritée.

Une bonne tasse de lait bouillant, il y a rien de meilleur pour réchauffer un aviateur glacé.

La rentrée au hangar.

En attendant le retour au nid de Buc, l'oiseau artificiel est logé dans un hangar appartenant au propriétaire de Bois-Girard.

LES SIX JOURS DE BERLIN

Par MARCEL BERTHET

Le recordman du monde de l'heure sans entraîneurs, Marcel Berthet, dans les Six Jours de Berlin, a terminé second avec Brocco. Mais M. Knorr a classé troisième l'équipe française

Quoiqu'il puisse paraître, une course de six jours est dure, mais moins cependant qu'on se l'imagine communément. L'effort demandé semble prodigieux, mais il faut bien avouer que ces successions de courses sont moins pénibles qu'une épreuve de 24 heures dans laquelle il faut peiner sans cesse depuis la première jusqu'à la dernière minute.

Ceci dit, permettez-moi de revenir sur la course de Six Jours que mon excellent équipier Brocco et moi, avons fournie à Berlin. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte par la *Vie au Grand Air* de remercier le public berlinois du chaleureux accueil qu'il a bien voulu nous faire, de rendre publiquement hommage à l'admirable valeur des vainqueurs Rutt et Clark, de dénoncer la conduite plutôt désastreuse des Américains Root et Fogler et quelque peu bizarre de M. Knorr, nous frustrant, Brocco et moi, de la seconde place au bénéfice de Stol et Walthour.

De la première jusqu'à la dernière heure, j'ai eu le plaisir d'être le favori du public. Lorsqu'on s'entend acclamer il est facile, avec un peu de bonne volonté, d'oublier la fatigue et de démarrer subitement et fréquemment pour, à nouveau, écouter les applaudissements. Tout coureur n'a-t-il pas un cabotin qui sommeille dans son cœur ?

En ce qui concerne les compliments qu'il convient d'adresser à Rutt et à Clark, je n'insisterai pas. L'exploit qu'ils viennent de renouveler à quinze jours de distance est incomparable : gagner les Six Jours de New-York avec un tour d'avance après avoir fait un changement d'équipier, puis remporter ceux de Berlin, encore avec un tour d'avance est un événement pour le monde sportif. Vous verrez que dans les Sept Jours de Paris, Rutt et Clark seront encore vainqueurs.

Quant à Root et Fogler, je renonce à parler de la façon bizarre dont ils comprennent une course de Six Jours. Sont-ils en difficulté ? Redoutent-ils d'être distancés ? Ils ne s'inquiètent pas pour si peu. Aussitôt ils se laissent tomber sur la piste dans l'espoir de se voir rendre les tours de retard, ou ils feignent d'avoir un pneumatique crevé. Bienheureux lorsqu'ils ne se précipitent pas sur vous pour vous faire tomber ou qu'ils ne s'amusent pas à vous enfermer au moment de la reprise.

Enfin, je dirai deux mots du classement de Brocco et de moi. Nous avons terminé seconds, et nous avons été classés troisièmes. C'est ainsi que M. Knorr encourage le sport cycliste : à l'emballage, je parvins, grâce à un démarrage bien placé, à passer tout le lot et à régler tous mes adversaires. J'avais donc acquis régulièrement la seconde place.

M. Knorr n'en jugea pas ainsi. Voulant imiter Pat Powers, il prit une décision, non sans s'être creusé longuement la tête. Powers avait fait le match supplémentaire Rutt-Clark, Knorr exigea le match Berthet-Stol, malgré les protestations du public qui n'admettait pas cette entorse au palmarès.

Me ressentant de l'effort que je venais de fournir, je succombai.

Enfin, tant pis, et je pense que dans les Sept Jours de Paris, où la course se disputera régulièrement, nous réussirons à prendre notre revanche.

Marcel Berthet.

Fogler.

L'Américain Fogler qui, en compagnie de Root, a terminé cinquième avec 3.752 kilom. 250.

Berthet et Brocco.

Marcel Berthet et Brocco qui, malgré leur place de seconds, ont été classés troisièmes avec 3.753 kilomètres.

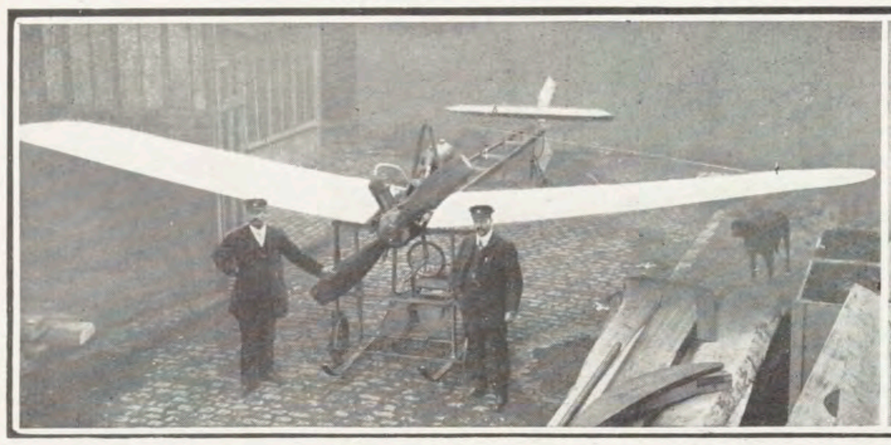
Tommy Hall et Ellegaard.

Tommy Hall, l'ancien stayer, et le sprinter Ellegaard sont étonnés de se revoir à Berlin pour une course de six jours.

LES SIX JOURS DE BERLIN

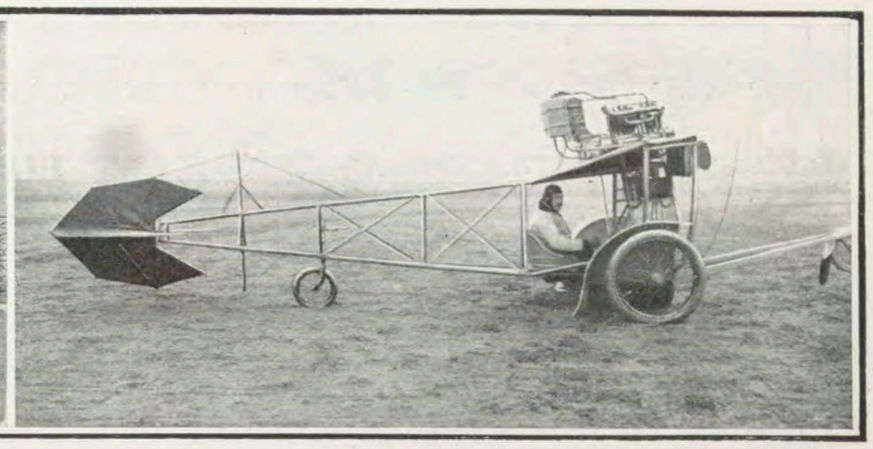
WALTER RUTT

Le prodigieux coureur allemand Walter Rutt, moins de quinze jours après sa victoire dans les Six Days de Madison Square, a remporté un nouveau triomphe dans les Six Jours de Berlin, couvrant en compagnie de son équipier de New-York, l'Australien Clark, 3.753 kil. 150 m. Comme à New-York, il a gagné encore par un tour. (Bicyclette Peugeot, pneumatiques Continental.)

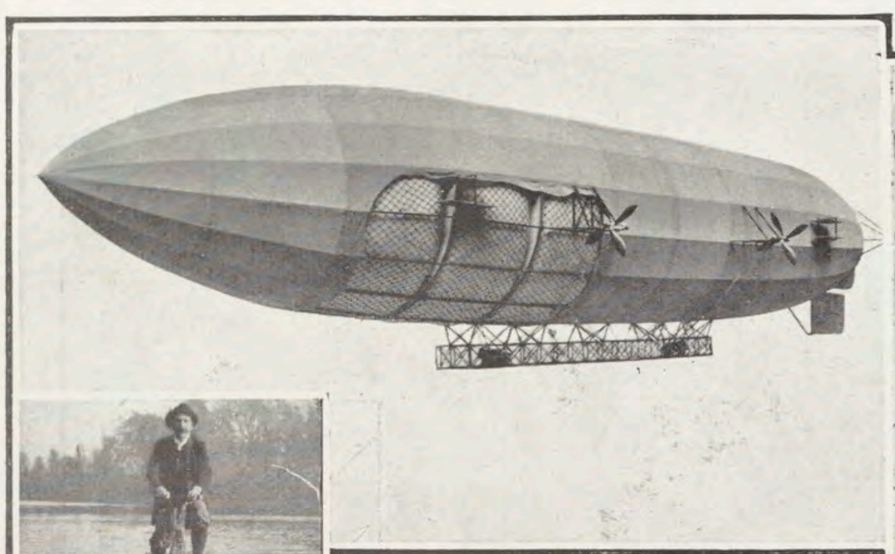


Monoplan Bothy, de Namur, construit par les frères Regy. Poids non monté, 260 kilos.

Plaquette Barthou, gravée par M. Szirmaï.

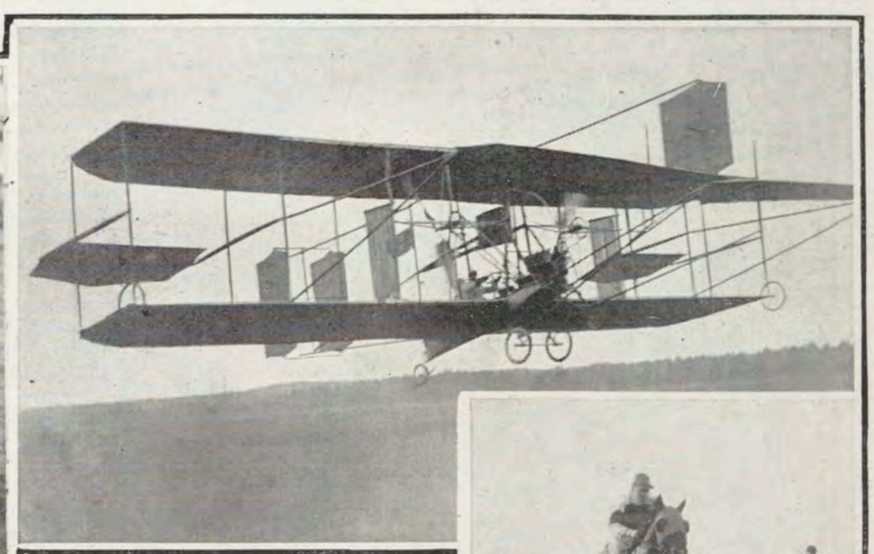


Maurice Clément à bord de la Demoiselle d'entraînement pour apprendre le maniement de l'aéroplane.



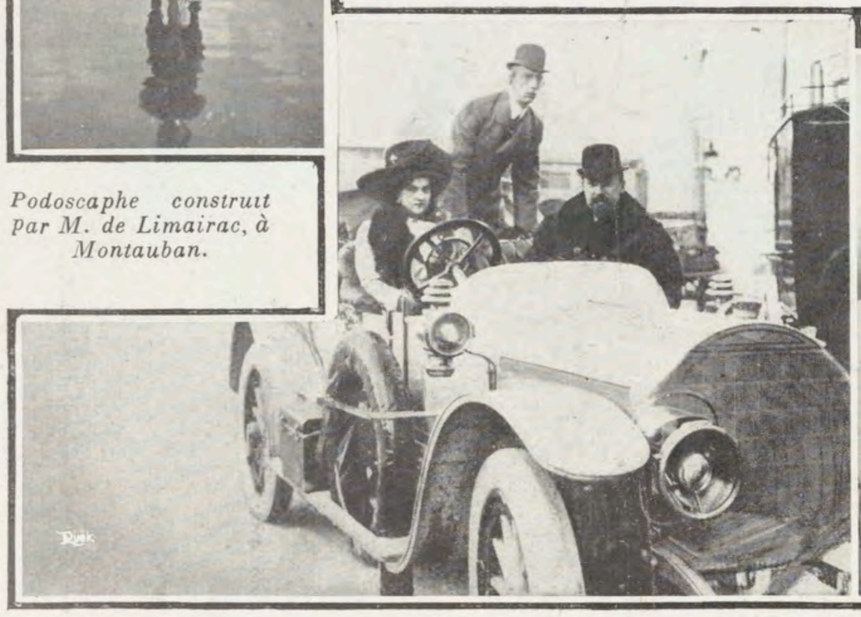
Modèle du dirigeable Spiess rigide que le Gouvernement français vient d'accepter.

Lévesque, vainqueur du Tour de Rouen.



L'aéroplane Cody dans la tentative de Londres à Manchester, dans laquelle il a échoué.

Podoscaphe construit par M. de Limairac, à Montauban.



Le prix du Parc Beaumont, gagné par Bonfire, à l'hippodrome de Pont-Long, à Pau.

La princesse de Suède emmenant son mari dans une promenade aux environs de Nice.

Le roi Albert I de Belgique à la barre de son yacht.

La première course de motocyclettes disputée à Tananarive le 14 novembre 1909.

Résultats sportifs du 29 décembre au 1er janvier

AUTOMOBILE

Une erreur de mise en page nous a fait omettre la semaine dernière les résultats techniques des *Reliability trials;* nous les donnons ci-dessous :

(Liste des voitures qui, n'ayant pas encouru de pénalisations, se sont classées premières).

25. — Alcyon, conducteur Barriaux.
25. — Alcyon, conducteur Olivier.
27. — Alcyon, conducteur Tiercelin.
3. — Sizaire et Naudin, conducteur Court.
15. — Barré, conducteur Fulgence.
5. — Grégoire, conducteur Anthoine.
6. — Grégoire, conducteur Coumat.
19. — Corre La Licorne, conducteur Mouton.
21. — Corre La Licorne, conducteur Collomb.
29. — Demeester, conducteur Bouteiller.
7. — Delage, conducteur Haye.
16. — Doriot-Flandrin-Parant, conducteur Rivet.
30. — Rolland-Pilain, conducteur Pilain,
31. — Rolland-Pilain, conducteur Jourdain.
22. — Turicum, conducteur Beck.
10. — Hurtu, conducteur Vaquette.

ATHLÉTISME

MERCREDI 29 DÉCEMBRE. — Wagram Boxing Club. — *Combats en 6 rounds de 3 minutes.* — (Olives (51 kilog.) bat Lépine (50 kilog.).

Saint-Didier (51 kilog.) vainqueur de Gaillard (53 kilog.).

Perroud (68 kilog.), vainqueur de W. Fruitier (67 kilog. 500).

Combats en 10 rounds de 3 minutes. — Audouy (55 kilog. 500) bat Bernstein (54 kilog. 200).

Brochet (60 kilog.) vainqueur de Quendreux (60 kilog.).

Le *Grand Match.* — Battling Lacroix bat Battling Taylor.

VENDREDI 31 DÉCEMBRE. — Wonderland Français. — Hart (62 kilog. 500) bat Chany (60 kilog.), qui abandonne au troisième round.

Young Gano (68 kilog.) bat Gaffet (64 kilog.) aux points.

Janvis (60 kilog.) bat Frenchy aux points.

De Ponthieu (65 kilog.) vainqueur de Young Warner (55 kilog.) aux points.

Al Kubiak bat Sid Russel aux points.

SAMEDI 1er JANVIER. — Colombes. — (Football Association). — Londres écrase Paris par 10 buts à 1.

SAMEDI 1er JANVIER. — (Football Ruyby). — Swansea. — Pays de Galles bat France par 49 points à 14.

Bordeaux. — Les Ecossais triomphent des Bordelais par 21 points à 3.

AÉRONAUTIQUE

JEUDI 30 DÉCEMBRE. — Etampes. — Jacques de Lesseps tente le prix de la Nature, il prend un départ superbe, mais est arrêté par le bois de son hélice.

JEUDI 30 DÉCEMBRE. — Juvisy. — Delagrange couvre 200 kilomètres en 2 h. 32 minutes.

VENDREDI 31 DÉCEMBRE. — Maurice Farman vole de Chartres à Orléans, couvrant 76 kilomètres en 58 minutes.

LES SPORTS D'HIVER EN 1910.

Les sports d'hiver attireront tout particulièrement l'attention des sportsmen cette saison, si l'on en juge par les meetings qui seront organisés dans les Alpes, dans les Vosges et dans les Pyrénées.

La Grande Semaine des Alpes, donnée par notre confrère l'*Auto*, sous le patronage de l'U. S. F. S. A. et avec le concours des Clubs Alpins et des Syndicats d'initiative, se disputera du 31 janvier au 7 février 1910.

Le train spécial de l'*Auto* partira le 31 janvier à 11 heures du matin pour Aix-les-Bains et Annecy. La caravane comportera en effet deux groupes au début du parcours. Puis, après des excursions au mont Revard, à Thônes, etc..., les voyageurs assisteront à toute une série d'épreuves auxquelles participeront les meilleurs partenaires du monde.

⁂

Le IVe concours international de Ski aux Pyrénées, organisé par le Club Alpin, se disputera du 21 au 24 janvier à Eaux-Bonnes, du 25 au 28 à Cauterets.

Après le concours, des excursions facultatives seront organisées à Gavarnie et à Bagnères-de-Bigorre.

Pour les demandes de carnets, s'adresser au Secrétariat de la Commission des Sports d'Hiver du Club Alpin, 30, rue du Bac, Paris.

⁂

Enfin la Grande Semaine du Touring-Club se déroulera dans les Vosges du 12 au 19 février.

Les inscriptions pour faire partie de la caravane seront reçues jusqu'à concurence de 250. Les prix sont les suivants : 1° touristes partant de Paris : 250 francs ; 2° touristes venant individuellement à Gérardmer de directions diverses : 224 fr. 75. Nous y reviendrons.

LONDRES ÉCRASE PARIS PAR 10 BUTS à 1

Une passe des Anglais

Les Anglais fournirent un jeu des plus brillants et des plus scientifiques. Leurs passes, entre autres, furent d'une précision mathématique. Ils donnèrent une belle leçon d'association à la lamentable équipe formée par l'U. S. F. S. A.

Une charge du Red Star

Le Red Star, qui rencontra l'équipe de Londres au lendemain de son match contre Paris, ne put faire mieux que de se laisser marquer, elle aussi, 10 buts à un. La partie se disputait à Saint-Ouen.

Quelle pauvre petite équipe avait su nous former l'U.S.F.S.A pour résister à la formidable coalition que l'A.F.A. nous expédiait d'outre-Manche! Remaniée, triturée au petit bonheur avant le combat, l'équipe nationale n'inspirait qu'une relative confiance. Pourtant, si nous escomptions une défaite décisive, nous étions loin de nous attendre à la pile colossale que nous infligèrent les Anglais. Par dix fois, les Londoniens rentrèrent dans les buts français comme chez eux, alors qu'un seul but de notre côté venait fort heureusement sauver l'honneur national fortement ébréché.

Pourtant, il faut reconnaître que si notre infortunée équipe parisienne fut d'une lamentable faiblesse, elle fut, aussi, belle de courage et d'ardeur. Jamais elle ne cessa de donner le maximum d'efforts, et même à la fin, alors que l'écrasement était déjà certain et qu'il n'y avait plus rien à espérer qu'en un lointain et aléatoire avenir, elle joua avec la même fougue, la même maëstria qu'au début, sans se laisser abattre et sans montrer cette mollesse d'attaque qui est le signe des équipes démoralisées. Quant à leurs Britanniques adversaires, ils furent tout simplement prodigieux, et je ne sais ce qu'il aurait fallu admirer davantage de leur précision mathématique dans les passes, ou de leurs interceptions souriantes, lorsque nos joueurs nationaux s'essayaient à quelques vagues combinaisons. Parmi les onze joueurs de l'A.F.A. qui, répétons-le, furent tous remarquables — il convient pourtant de citer tout spécialement S. H. Day, C. Brisley et B. Barnfield. Cette redoutable triplette se fit tout particulièrement remarquer des amateurs, et sur les dix buts dont se contenta l'équipe, Londres en mit neuf à son actif.

Parmi les Parisiens, il convient de citer le gardien de but Saimond. Il ne commit aucune faute et c'était là tout ce qu'on pouvait lui demander. Quant à Gindrat, il fut de beaucoup le meilleur homme du team français, et ses dégagements furent des plus plaisants. Pour Verbrugge et à Cyprès, ils furent ce qu'ils ont continué d'être, et cela doit leur être un suffisant éloge. Des autres, nous ne dirons rien et c'est ce qu'à leur égard nous pouvons faire de plus gentil.

Pour terminer, nous ne dirons qu'un mot du match Londres-Red Star : les Anglais firent preuve de la même science, les Français de la même faiblesse et du même courage, et le résultat, 10 à 1, fut identique.

Durant la première demi-heure, les Parisiens réussirent l'exploit peu banal de faire jeu presque égal. Rien ne fut marqué pendant ce laps de temps. Les Grenellois même se payèrent le luxe d'attaquer et de manquer de peu quelques descentes habilement menées. Mais, fatigués, ils se désunirent, ne purent empêcher les Anglais de reprendre aisément l'avantage.

Henry Dispan.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS [1]

Par ROBERT FITZSIMMONS
Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Dans le premier chapitre de ses Mémoires, Robert Fitzsimmons a rappelé de quelle curieuse façon il avait été amené à se consacrer à la boxe. Il a raconté également ses premiers combats livrés en Australie.

Je me laissai toucher et je promis, bien malgré moi, de ne pas gagner. Je ne savais pas encore à ce moment combien il m'en coûterait d'avoir Hall à ma merci pendant la rencontre et de ne pas en profiter. Enfin, ce qui est fait est fait, on ne doit pas le regretter, surtout quand il s'agit d'une bonne action.

Au troisième round pourtant, je faillis bien ne pas tenir ma parole. Mais, stoïquement, j'encaissai un swing et recourus à toute ma volonté pour ne pas riposter.

Je voulais prendre ma revanche sur Hall, mais je ne pus l'y résoudre. Je le poursuivis d'Etat en Etat, je lui proposai un combat sans enjeu, il refusait toujours, sachant trop bien ce qui l'attendait.

La même année, le 29 mai, je battis Billy Mac Carthy à San-Francisco en neuf rounds et en juin je mettais knock-out Arthur Upham, à la Nouvelle-Orléans, au cinquième round (28 juin 1890). Mais je n'étais pas heureux; celui que j'aurais voulu rencontrer et battre c'était Jim Hall, et je ne mis ce projet à exécution que trois ans plus tard.

C'est au cours de ces divers combats que mon dégoût des combats à poings nus s'est ancré de plus en plus chez moi. Vous ne pouvez vous imaginer l'horreur qu'inspire le visage d'un homme qui vient de recevoir un dur châtiment: sa figure devient horrible, ignoble et n'inspire que de la répugnance.

Et aujourd'hui, il ne me viendrait jamais à l'idée d'aller assister à une de ces grossières et sauvages boucheries si la mode revenait. Je parlerai dans un prochain chapitre de ces exhibitions sanguinaires, qui étaient pourtant si admirées autrefois.

CHAPITRE III

Fitzsimmons obtient de Jimmy Hall une revanche et livre un combat terrible a Gus Ruhlin.

Ce n'est qu'au bout de trois ans, le 8 mai 1893, que je pus me retrouver sur le ring avec Jim Hall. Et ce ne fut pas sans peine. Je voulais toujours effacer, dans la pensée des sportsmen, la mauvaise impression de la défaite que j'avais subie dans les conditions que l'on sait.

On commença par s'occuper des conditions du match et, après beaucoup d'insuccès, les managers conclurent la rencontre pour Saint-Paul (Minnesota).

La nuit précédant le combat, le shériff de la contrée nous prévint qu'il nous arrêterait si nous montions sur le ring.

Nous faisions passer à la ronde le mot d'ordre que nous combattrions à l'heure indiquée dans un autre endroit et nous cherchâmes. Le shériff avait encore reçu des instructions pour interdire le match. Après avoir circulé dans toutes les villes de l'Etat, après avoir constaté que la police interviendrait partout et que le combat serait arrêté à n'importe quel endroit, les organisateurs décidèrent de nous verser le forfait à Hall et à moi, et la rencontre fut remise.

Ce fut à la Nouvelle-Orléans qu'elle put être organisée. Je la fis durer quatre rounds, uniquement par égard pour ceux qui n'avaient pas hésité à faire environ 1.200 kilomètres pour y assister.

Je savais que Hall serait à ma merci. Son seul jeu consistait à m'échapper, à se faufiler le long des cordes et à avoir trop l'air d'avoir peur. J'aurais pu l'allonger à terre d'un seul coup de poing, mais je désirais prolonger un peu le plaisir pour que les spectateurs en aient pour leur argent.

Dans le premier round, je lui porte un doublé du droit à la mâchoire et à l'estomac, sans modifier autrement ma garde. Inutile de vous dire que je lui avais donné son compte, sans chercher à le mettre knock-out, et qu'il tombait de tout son long à terre. Je me reculai afin de lui laisser le temps de se relever, de souffler. Quand je me prépare à renouveler mon attaque le *time* retentit et le sauve.

Au début du second round, je me présente à lui de façon à lui permettre de me frapper. Il me touche au menton. Je ne cherche pas à riposter et conserve une garde ouverte. Hall me porte deux coups au corps. Trois fois, je le touche légèrement à la figure et le fais abondamment saigner. Hall, furieux, s'agace. Il perd la tête et se précipite sur moi ; seulement je vise et l'envoie à terre avant qu'il ait eu le temps de m'atteindre. Pour la seconde fois, le gong le sauve du fâcheux knock-out.

J'avais l'intention, dès le troisième round, de terminer promptement cette lugubre farce. Depuis le début, Jim Hall pouvait être mis hors de combat. Mais le souvenir cuisant, sinon physiquement, du moins moralement de notre premier match, me hantait, et tous mes désirs de vengeance se pressaient dans ma tête. Je le harcelai de coups à la figure, jouant avec lui comme avec un punching-ball.

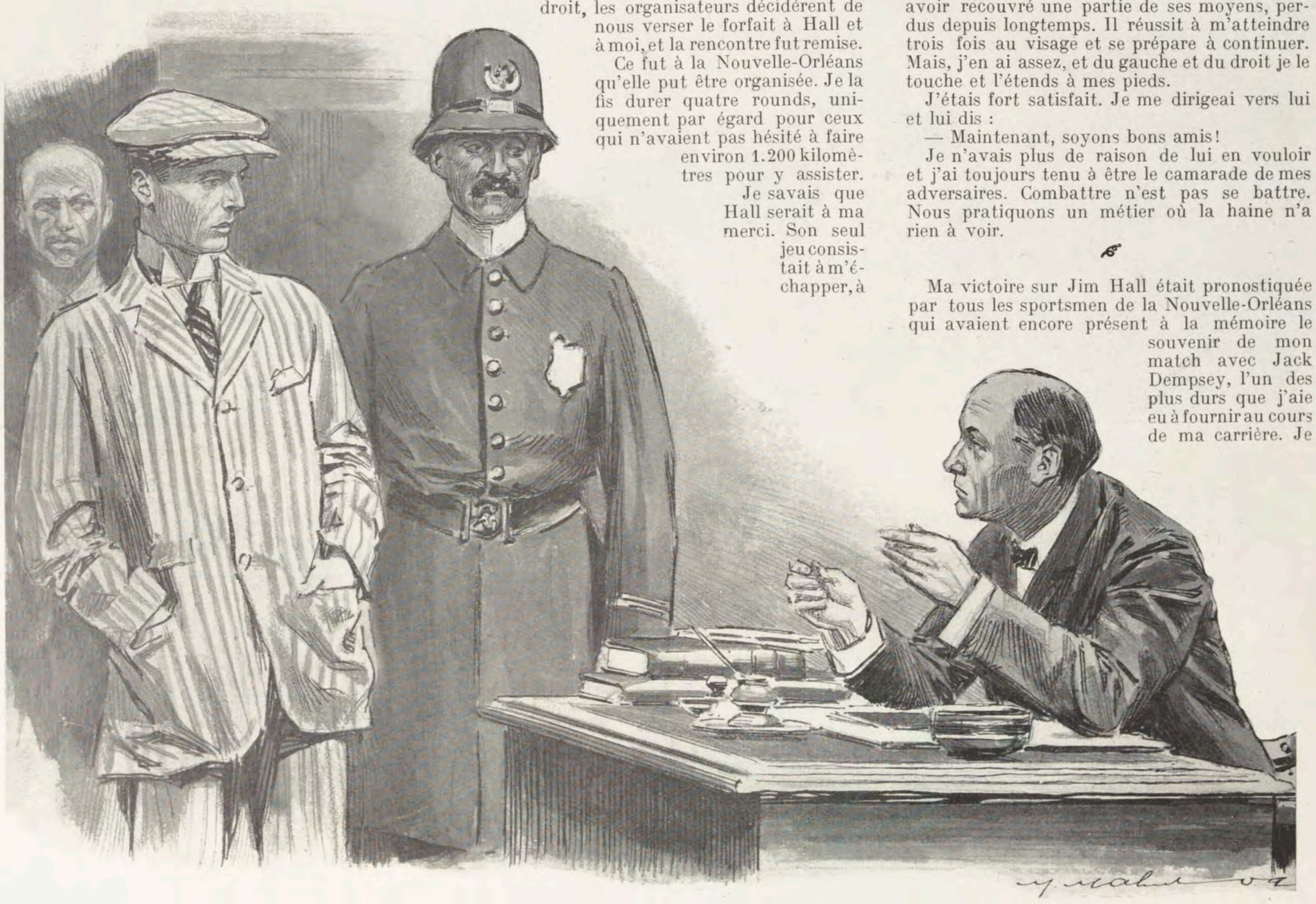
Enfin, dans la quatrième reprise, il semble avoir recouvré une partie de ses moyens, perdus depuis longtemps. Il réussit à m'atteindre trois fois au visage et se prépare à continuer. Mais, j'en ai assez, et du gauche et du droit je le touche et l'étends à mes pieds.

J'étais fort satisfait. Je me dirigeai vers lui et lui dis :

— Maintenant, soyons bons amis!

Je n'avais plus de raison de lui en vouloir et j'ai toujours tenu à être le camarade de mes adversaires. Combattre n'est pas se battre. Nous pratiquons un métier où la haine n'a rien à voir.

Ma victoire sur Jim Hall était pronostiquée par tous les sportsmen de la Nouvelle-Orléans qui avaient encore présent à la mémoire le souvenir de mon match avec Jack Dempsey, l'un des plus durs que j'aie eu à fournir au cours de ma carrière. Je



Le shériff de la contrée nous prévint qu'il nous arrêterait si nous montions sur le ring....

1. Voir le n° 588.

vous le décrirai dans un chapitre prochain.

Entre autres victoires remportées entre mes rencontres avec Jack Dempsey, knock-out au quatorzième round (14 janvier 1891) et avec Jim Hall, knock-out à la quatrième reprise (8 mars 1893), je vous citerai les suivantes : Abe Coughe, de Chicago, knock-out au second round, Black Pearl, battu en 4 rounds (1891). En 1892, je knock-outais au douzième round le fameux Peter Maher, à la Nouvelle-Orléans, James Farrell en deux reprises, Yves Godfrey en deux, Jevy Slatlery en deux, Millard Zedner en un coup de poing.

Aussi appela-t-on cette année 1892, l'année du knock-out.

Nous arrivons alors à 1893 : le 8 mars, je knock-oute Jim Hall au quatrième round et quinze jours plus tard, le 25 mars, je mets knock-out Phil Mayo au second round à Chicago. Deux mois après, à Baltimore, un round me suffit pour abattre Jack Warner et, en septembre, je fais subir le même sort à Jack Hickey, de Newark, au troisième round

Je vous parlerai maintenant du fameux combat que je livrai à Gus Ruhlin, à New-York, le 10 août 1900. Je le mis knock-out à la sixième reprise avec le célèbre *shift-punch*.

M. W. W. Naughton, écrivain sportif, décrit ainsi ce coup : « C'est une punition étourdissante dont le résultat est foudroyant. Dans le sixième round, Fitzsimmons abattit Ruhlin à ses pieds comme une masse, mais si subitement, si brillamment que seul le fatal shift-punch peut donner ce résultat.

Bob le porte avec la vitesse d'un éclair. Il est doué de toute la force de l'athlète, il y porte tout le poids de son corps et la vigueur de tous ses muscles. Et ce qui le rend redoutable, c'est qu'avant de le porter, Fitzsimmons devient nonchalant, lourd à dessein et avant que l'adversaire ait eu le temps de s'en rendre compte, il est déjà étendu à terre. »

Ce match avec Gus Ruhlin fut une fort belle rencontre et du commencement à la fin, il fut mené à une terrible allure. Pendant le premier round, selon mon habitude, je règle mon travail, j'éprouve mon adversaire et me rends compte aussitôt qu'il est un homme de haute valeur. Mais je m'aperçois de son point faible bientôt.

Au second round, je prends à plusieurs reprises l'offensive et, de mon bon vieux gauche, je pars une ou deux fois, non de toutes mes forces, mais suffisamment pour ébranler Gus. Il me porte quelques coups bien frappés à la figure. La lutte est terrible. Je travaille alors du droit. J'aplatis le nez de Ruhlin, trop même à mon gré, ses lèvres sont bouffies, il est couvert de sang.

Les spectateurs admirent et nous acclament.

...La figure n'inspire que de la répugnance...

Et plus je vais, plus je me sens en bon état. Mais dans la troisième reprise, Gus me porte un coup qui me déchire l'arcade sourcilière cruellement. Il était déjà convaincu que ce petit accident allait lui valoir la victoire. Et il reprend courage. Mais c'est la seule marque que je gardai de cette rencontre.

Je commence le quatrième round par une violente attaque. Je pousse Ruhlin dans les cordes. Il est bien mal en point, mais des paroles chuchotées de son coin l'excitent et l'engagent à m'attaquer. Je semble moi-même abîmé et il y prend un vif plaisir. Je fais semblant de tomber. Il me regarde surpris. Mais je me redresse rapidement et le pousse tout autour du ring, lui livrant une chasse terrible.

Dans le cinquième round, Ruhlin se contente d'éviter l'inévitable le plus longtemps possible ; il cherche à placer un coup heureux.

Enfin, le sixième round commence. Ruhlin tombe sur les genoux peu après. Il se relève et, soudain, je fais une feinte avec le droit et je rentre du gauche par un shift-punch terrible.

Il tombe pour ne se relever qu'après la dixième seconde. Je ne puis donner de meilleure preuve de mon état de fraîcheur qu'en rappelant que le 24 août, 14 jours après, je mettais le fameux boxeur Tom Sharkey knock-out en deux rounds. C'est ce combat que je vais vous raconter.

CHAPITRE IV

FITZSIMMONS RACONTE SES MATCHES AVEC LE MARIN TOM SHARKEY, ET AVEC PETER MAHER, QU'IL MIT TOUS DEUX KNOCK-OUT.

Gus Ruhlin, que j'avais battu quinze jours auparavant, donna à un journal de New-York le compte rendu de mon match avec Tom Sharkey. Je vais vous le rappeler, car il est amusant et donne bien l'idée de ce que fut la rencontre :

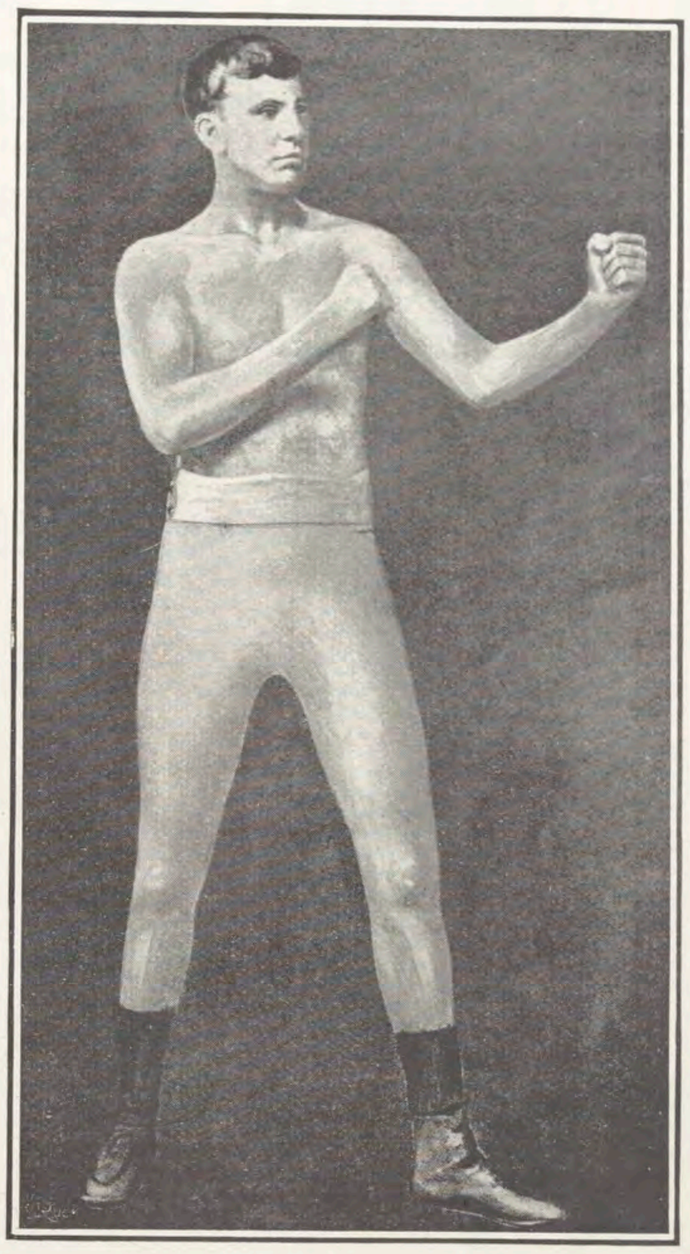
« Tiens ! voilà Sharkey qui entre ! Je crois que nous allons assister à un beau combat. Hein, il est beau ? N'est-il pas vrai ? Fitz ! Je ne pense pas cependant qu'il soit trop gros pour vous. J'ai su apprécier votre vigueur l'autre semaine. Pourquoi ce retard ? N'est-ce pas Fitzsimmons qui désire qu'on lui montre la bourse promise ? Ah ! le voilà qui se décide à venir. La foule l'applaudit. C'est un garçon vraiment populaire.

Qu'est-ce que vient d'annoncer Harvey ? Que le match sera arbitré par Charles White ? Bon ! Enfin, cela va commencer. Sharkey semble capable de fournir une belle et longue performance. Il n'a pas cependant cette belle allure de Bob.

— Allez ! s'écrie Charles White, le gong. Nous y sommes. Dès le début on se rend compte que Fitzsimmons est trop adroit pour que le marin puisse prétendre à la victoire. Bien, Fitz, voilà un beau coup. Mais attention, Tom tape dur ; il brandit son droit. Oh ! le splendide gauche ; bien, Bob. Je ne pense pas que le marin puisse l'esquiver. Beau travail, vieil homme ! Est-il lent votre adversaire, mais quel frappeur !

Oh ! voilà que cela s'anime. Fitzsimmons se précipite et d'un cross du droit abat son poing comme s'il avait un marteau. Pauvre Tom, vous devez être ébranlé ! Voilà qui est mauvais pour vous ! Mais vous flageollez, Tom, vous voilà à terre : knock-out ? On commence à compter. Heureusement pour vous le gong résonne. Quel sauveur !

Le combat reprend. Que pensez-vous de ce début ? Fitzsimmons est frais comme une rose. Quel étonnant combattant ! Allez, Bob ! allez, vieux frère ! Dites ! Sharkey est à bout. Vous êtes sûr de vaincre. Mais c'est une inondation de coups de poing. Quelle résistance que celle de Tom ! Avec ces hooks dans les côtes !



J. Hall.

Jim Hall qui battit Fitzsimmons, mais fut mis knock-out par lui au quatrième round de la revanche.

Je suis stupéfié de voir le marin si longtemps debout. Et Fitzsimmons continue, et Sharkey encaisse toujours. Il prend son compte avec exagération. Et il ne tombe pas encore ! Pauvre Sharkey ! Bob ressemble à un démon, quelle terrible chasse ! Le droit, le gauche, le droit, le gauche à la face, au corps. Ces coups sont terribles !

Voilà le fameux « shift-punch » de Fitzsimmons ! C'est la débâcle ! Il double d'un cross à la mâchoire. Sharkey est fini. Il s'écroule. Il est knock-out.

Fitzsimmons est vainqueur. Mais ce que je ne puis dire, c'est la façon dont il a triomphé. C'est une merveille. »

Telles sont les impressions que Gus Ruhlin dicta à un sténographe pendant toute la durée du combat. Sharkey avait été mis knock-out au second round.

Lorsque j'eus triomphé de Dempsey, j'éprouvai une grande difficulté à trouver des adversaires. Aucun homme de la catégorie des poids moyens ne voulait accepter une rencontre. Je décidai alors de faire une tournée d'exhibitions.

J'acceptais de boxer n'importe quel athlète chaque soir. J'offrais cent dollars à qui me résisterait trois rounds. John L. Sullivan, lui, donnait cinquante dollars pour quatre rounds.

A cette époque, je pesais 68 kilos et je ne faisais aucune restriction pour le poids de mes adversaires. Deux hommes vinrent le premier soir, qui avaient une grande réputation dans la contrée. C'était au théâtre de la huitième avenue (Mener's) à New-York City. L'un mesurait 1 m. 78 et pesait 82 kilos ; l'autre avait 1 m. 85 et un poids de 90 kilos.

Le moins grand vint le premier. Je commençai par une feinte de gauche, je fis un pas de côté, et le frappai d'un coup à la carotide. Il fut étendu à terre, knock-out.

(A suivre.) ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation de Jacques Mortane)

LENNOX CONTRE STADE

UNE TOUCHE DES ANGLAIS

C'est par 10 points à 3 que l'équipe mixte du Lennox Football Club a battu une équipe mixte du Stade. Les Français inférieurs en avants furent égaux dans le jeu ouvert. Le match s'est disputé, le 2 janvier, au Parc des Princes.

LA SOIRÉE DU WONDERLAND

LE MATCH AL KUBIAK-SID RUSSSEL

Le 31 décembre, au Wonderland, Al Kubiak était opposé à Sid Russell. Pas plus que Joe Jeannette, Jim Stewart et Willie Lewis, Al Kubiak n'a pu mettre l'Australien knock-out. Il semble que pas un boxeur ne puisse parvenir à ce résultat. S'il attaquait aussi bien qu'il bloque, Russell serait invincible. Kubiak l'a pourtant vaincu aux points après un très beau match, durement mené.

Imprimerie de *la Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. Motti. *Le Gérant :* Camille Lecestre.